

Fille ou garçon : interroger la binarité

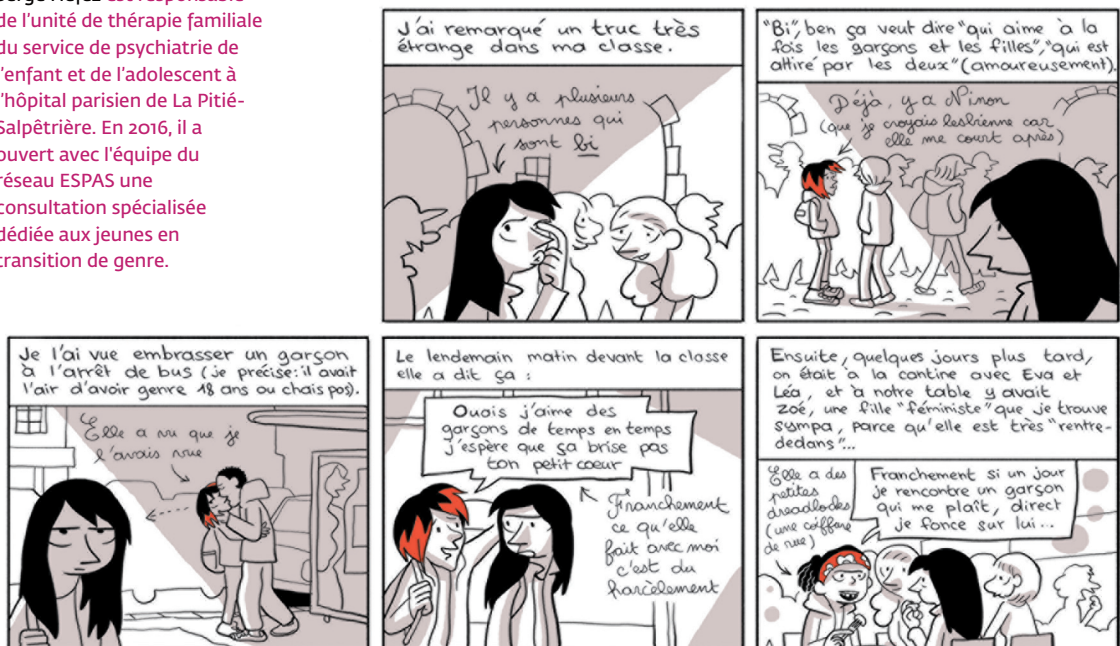
ENTRETIEN AVEC LE PSYCHANALYSTE SERGE HEFEZ,
PAR VALÉRIE ZERGUINE, JOURNALISTE

Le « syndrome de la Schtroumpfette », vous connaissez ? Tous les Schtroumpfs ont une caractéristique, sauf la Schtroumpfette : sa seule qualité est d'être une fille. Une démonstration des assignations au genre, qui encombrant les enfants et les adolescents mais qu'ils chahutent aussi... Serge Hefez revient sur l'histoire des interrogations de genre depuis le début du xx^e siècle, explique comment le genre s'élabore chez l'enfant et explore les mécanismes par lesquels les livres influencent la façon dont celui-ci va s'inscrire (ou pas) dans son genre.

Auteur de *Transitions* (éd. Calmann-Lévy, 2020), psychiatre et psychanalyste, Serge Hefez est responsable de l'unité de thérapie familiale du service de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à l'hôpital parisien de La Pitié-Salpêtrière. En 2016, il a ouvert avec l'équipe du réseau ESPAS une consultation spécialisée dédiée aux jeunes en transition de genre.



Riad Sattouf : « Un truc étrange », (extrait) in : *Les Cahiers d'Esther : Histoires de mes 14 ans*, Allary Éditions, 2020, p. 25.



Comment a évolué notre façon de penser le masculin et le féminin au cours du XX^e siècle pour en arriver aux interrogations de genre qui sont les nôtres aujourd'hui ?

La notion de genre est apparue autour des questions féministes. Ce sont les femmes qui, en interrogeant la prétendue nature du féminin, ont commencé à différencier la question du genre et la question du sexe. En effet, le genre s'oppose au sexe. Le sexe relève de l'anatomie, de la nature, du biologique. Le genre relève de la culture, de l'éducation, de l'injonction sociale. Le sexe est un état de fait : on naît avec des organes génitaux masculin ou féminin (hormis les personnes intersexuées). Le genre est une construction sociale : le fait de naître avec un appareil génital féminin ou masculin nous amène à être associés à des caractéristiques arbitraires, qui reflètent la culture de notre société et non notre prétendue nature. Cependant, le corps lui non plus ne relève pas uniquement de la nature, la façon dont les hommes et les femmes habitent leur corps dépend également d'injonctions culturelles... Lorsque Simone de Beauvoir écrit en 1949 dans *Le Deuxième Sexe* : « On ne naît pas femme, on le devient », elle dénaturalise le sexe, signifiant que genre et sexe ne coïncident pas forcément. Et c'est une révolution !

À partir des années 1960, les mouvements LGBTQ+ s'en emparent à leur tour. Avec pour spécificité de croiser les problématiques. D'une part, l'identité de genre : « Qu'est-ce qui fait de moi un homme ? Qu'est-ce qui fait de moi une femme ? » D'autre part, l'orientation sexuelle : « Est-ce que je suis attiré·e par les femmes ? Est-ce que je suis attiré·e par les hommes ? Ou par les deux ? »

À partir des années 1970, se développent dans les universités américaines les études de genre (« Gender studies »), domaine de recherches pluridisciplinaires : anthropologues, sociologues, historiens, psychanalystes, philosophes... croisent leurs savoirs pour explorer la construction sociale des genres mais aussi des sexes, interrogeant les rapports de pouvoir qui en découlent.

Aujourd'hui, Freud est l'objet de critiques virulentes de la part des féministes. Quelle place occupe la psychanalyse dans cette remise en question de la binarité des sexes ?

L'idée reçue veut que la psychanalyse pense la femme à travers son absence de pénis. Mais la pensée de Freud est bien plus complexe. Dès le début du XX^e siècle, il s'est interrogé : « Qu'est-ce qu'être un homme ou une femme sur le plan psychique ? Quelles sont les différences ? » La psychanalyse identifie le masculin et le féminin à la polarité actif/passif, qui structure notre vie psychique dès notre naissance. Et, sur le plan de l'inconscient, cette polarité masculin/actif et féminin/passif est hébergée aussi bien chez les petits garçons que chez les petites filles. À la naissance, il n'y a donc pas de différence psychique entre les deux sexes. C'est par l'éducation que l'enfant va être poussé vers l'un ou l'autre de ces pôles : les garçons vers l'actif, les filles vers le passif. Dès lors, devenir un garçon, c'est évacuer le féminin de l'intérieur de soi ; devenir une fille, c'est évacuer le masculin. Selon la théorie psychanalytique, la construction psychique du genre est donc une amputation plutôt qu'une acquisition. Freud a ainsi posé que l'intériorisation du masculin ou du féminin serait induite par l'organisation sociale. Ce n'est pas un hasard si des féministes emblématiques comme Judith Butler se sont appuyées sur la psychanalyse pour élaborer leur pensée, tout en la critiquant de manière constructive.

À quel moment de son développement l'enfant va-t-il prendre conscience de son genre et intérioriser les stéréotypes ?

Le tout-petit n'a évidemment aucune conscience de la question du sexe ni du genre. Tout ce qu'il ressent, c'est une polarité actif/passif. Les moments de passivité où il est tenu, consolé, cajolé, nourri, lavé. Et les moments d'activité où il se raidit, où il s'oppose, où il retient ses excréments. Il découvre ce double mouvement d'abandon et d'opposition qui va l'amener à organiser sa pensée. Dans le même temps, les parents ont commencé sans en avoir conscience leur éducation « genrée », adoptant des comportements différents selon que leur bébé soit une fille ou un garçon. La façon dont on tient un bébé dans ses bras, dont on s'adresse

à lui, dont on le console, le cajole, dont on lui lit une histoire varie selon les sexes... Ainsi, des études ont montré qu'on a tendance à nourrir les bébés garçons en fonction de leur demande, et les bébés filles à heures fixes. Tout cela n'est pas sans conséquence. Inconsciemment, l'entourage amène les filles plutôt du côté de la passivité et de la soumission, les garçons du côté de l'activité et de l'opposition. C'est comme ça que, quelques années plus tard, les parents pensent que leur fils est «naturellement» attiré par les camions de pompier, et leur fille par les poupées...

Mais c'est la découverte des organes génitaux qui vient concrétiser la question des différences. Le petit garçon prend conscience qu'il a un zizi, la petite fille qu'elle n'en a pas. Je sais, ça fait hurler les féministes ! Mais c'est comme ça que c'est perçu : quelque chose qui se voit ou qui ne se voit pas. Et la façon dont le sexe masculin est désigné, l'importance qu'il semble avoir, au sein de la famille mais aussi dans le monde extérieur, tout le langage des parents et de la société le désignent comme quelque chose d'extraordinaire : le phallus ! Dès lors, la présence de pénis s'identifie à l'actif, son absence au passif. Le petit garçon va se sentir autorisé, encouragé, à être actif, dominateur, bagarreur, à parler fort, à prendre de la place... La petite fille, elle, va rentrer dans son «destin féminin» : pour correspondre à ce qu'on attend d'elle, elle cherchera à être sage, gentille, à s'occuper des autres, à faire moins de bruit, à prendre moins de place... L'intériorisation des stéréotypes de genres s'inscrit ainsi très tôt dans la différenciation des corps.

De quelle façon le genre va-t-il se renforcer au moment de la socialisation ?

À l'intérieur de la cellule familiale, les parents peuvent être attentifs à faire une éducation non genrée et refuser cette binarité. Mais, lorsque l'enfant se retrouve en collectivité, l'effet de groupe va renforcer les clivages. Les filles se retrouvent entre elles, les garçons entre eux. Lorsqu'on observe une cour de récréation, on voit les uns occuper l'espace central, criant, sautant, se bagarrant. Les autres se tiennent sur les bords, jouant à des jeux plus sages et plus discrets. Certes, à l'intérieur de chaque clan, les enfants sont très différents : certains petits garçons sont plus doux, d'autres

plus durs à cuire ; certaines petites filles sont sages et discrètes, d'autres plus exubérantes et actives. Mais l'effet de groupe va avoir tendance à uniformiser vers la norme, poussant les garçons vers la sur-virilité, les filles vers la sur-féminité. Et excluant les comportements qui ne reflètent pas cette binarité.

En quoi la lecture d'un livre chez l'enfant va-t-elle contribuer à s'inscrire, ou pas, dans la binarité des genres ?

La lecture est essentielle parce qu'elle vient corroborer, ou pas, ce que l'on vit dans sa famille ou à l'école. Les livres peuvent être de puissants organisateurs de la norme ou au contraire de formidables outils pour ouvrir les perspectives. La plupart des contes pour enfants des générations précédentes, organisés sur la trame binaire homme actif / femme passive, perpétuaient la tradition et entretenaient les stéréotypes. Le destin d'une fille était d'attendre qu'un bel homme actif et fougueux affronte mille dangers pour pouvoir la conquérir et l'amener à son sort qui était : ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants ! L'un des plus célèbres d'entre eux, «La Belle au bois dormant», avec son baiser non consenti, fait même d'une certaine façon l'apologie du viol... Un baiser volé ramène les filles à la vie !

Depuis une vingtaine d'années, cependant, les auteurs et autrices ont pris conscience de leur responsabilité vis-à-vis de ce qu'ils transmettent aux enfants. La littérature jeunesse propose désormais des romans comme des livres documentaires qui permettent aux jeunes lecteurs d'explorer la diversité, la pluralité et la complexité du genre. On rencontre des princesses intrépides qui affrontent tous les dangers... Mais aussi des petits ours qui ont deux mamans ou deux papas. Des petits garçons qui sont amoureux de leur copain. Et même des romans qui parlent de PMA ! Évidemment, il ne s'agit que d'une petite proportion des publications, mais les bibliothécaires et libraires ont la responsabilité de mettre ces livres en avant pour que le jeune lecteur ait accès à des représentations variées qui l'aideront à penser son genre par-delà les stéréotypes et à accepter ses propres différences comme celles des autres.

D'autant que, dans le même temps, se développe une littérature destinée aux enfants très bi-

naire, à l'image des jouets rose pour filles, et rouges et noirs pour les garçons. Il s'agit d'une réaction aux avancées sociétales. Les bouleversements en matière de genres déstabilisent les parents, qui cherchent à se raccrocher à des certitudes à travers des livres qui perpétuent une représentation binaire des sexes. L'industrie de l'édition s'engouffre dans la brèche.

L'association européenne Du côté des filles sensibilise au sexisme dans la littérature. Dans ce cadre, elle a élaboré un test qu'elle a réalisé à de nombreuses reprises depuis les années 1990¹. Elle soumet à un groupe d'enfants (de 7 à 10 ans) une image volontairement ambiguë : un grand ours avec des griffes et des crocs mais vêtu d'une tablier ménager. On leur demande ensuite s'il s'agit d'un papa ou d'une maman. Tous répondent : une maman ! À cause d'un simple tablier qui renvoie aux tâches ménagères et au rôle maternel. Le même ours avec un cartable (qui renvoie au travail en extérieur) est identifié au papa...

Cela en dit long sur la binarité du genre ! Les représentations « stéréotypales » continuent d'agir : elles s'infiltrant en nous, nous baignons dedans, difficile de s'en extraire. Le pire, c'est que ces enfants ne vivent pas dans un monde aussi binaire. Leur maman travaille sûrement, leur père fait (parfois) la cuisine ou le ménage... C'est pourquoi il faut faire vraiment très attention aux images qui sont véhiculées par les ouvrages destinés aux plus jeunes. Il y a une idée reçue en matière de littérature enfantine : les livres destinés aux tout-petits se devraient de poser des bases simples, manichéennes, dichotomiques, à partir desquels les enfants, en grandissant, pourraient par la suite élaborer une vision plus complexe. C'est une erreur : il est beaucoup plus intéressant que les petits enfants découvrent la complexité du monde d'emblée plutôt que de les amener à l'organiser de façon binaire. Les tout-petits ont une grande ouverture d'esprit, ils sont prêts à découvrir, à tout comprendre sans jugement, à être émerveillés par la complexité du monde. Ce test met en lumière les dangers d'une binarité initiale : on a du mal à en sortir...

Les recherches de la sociologue Sylvie Cromer¹ ont montré que les personnages principaux des livres jeunesse sont majoritairement des garçons. Même lorsqu'il s'agit d'animaux, les auteurs ont à cœur de bien préciser qu'il s'agit d'un mâle. Qu'est-ce que ça induit sur la construction psychique des jeunes lecteurs ?

Cela leur dit clairement que c'est aux garçons d'être les héros, et aux filles d'être les compagnes des héros. Cela implique également que les filles se disent : si je veux être une héroïne, je dois me conduire comme un garçon, être un peu un garçon. De fait, les filles vont avoir une plus grande capacité à s'identifier aux héros masculins dans leur lecture (elles n'ont pas le choix...). Cette omniprésence du masculin pensé comme universel les pousse à une plus grande « fluidité de genre », faisant des allers-retours entre le masculin et le féminin. D'ailleurs, du fait des combats féministes, il est aujourd'hui valorisé pour une fille d'avoir des comportements masculins : être active, autonome, combative... À l'inverse, il est beaucoup plus difficile pour un garçon de s'identifier à des personnages de filles et d'adopter dans sa vie des comportements féminins. Les garçons se répriment pour se conformer à la norme, même s'ils ont des parents ouverts, c'est ce que certains désignent comme une « masculinité toxique ». Car le groupe induit des réactions de rejet violent et de harcèlement face à ceux qui rompent le pacte de virilité. Il faut beaucoup de courage pour affirmer sa différence à l'école ou au collège. C'est pourquoi il est intéressant pour les bibliothécaires de proposer aux garçons des livres dont le personnage principal est une fille. D'une manière générale, toute lecture qui laisse libre cours à l'imaginaire dans les représentations, à la fluidité dans l'identification des genres, aide les enfants à investir leurs parts masculine et féminine dans leur diversité et leur complexité.

À l'adolescence, avec l'apparition de la sexualité, deux mouvements contradictoires semblent à l'œuvre. D'une part, un renforcement de la binarité et des stéréotypes de genre, avec l'adoption de codes de virilité ou de féminité extrêmement investis. D'autre part, la remise en question de cette binarité, et l'adoption d'une fluidité d'identité

sexuelle comme d'orientation sexuelle. Comment expliquer ces deux mouvements contradictoires, qui peuvent se succéder chez la même personne ?

Chaque sujet se construit à partir de l'intériorisation des normes, soit en les subissant, soit en les interprétant, soit en les remettant en cause. Les jeunes ont actuellement perçu le chantier soulevé par les questions de genre : après avoir intégré les normes plus « classiques », ils s'en emparent allègrement, en inventant plus librement leurs propres codes de genre et leur sexualité. Ils s'inscrivent dans la pensée *queer*, qui prône la multiplicité des êtres, des essences. Il s'agit de repenser l'identité au profit d'identifications fluctuantes, composites, plurielles, contradictoires.

Si le genre n'est plus attaché au sexe par un lien de causalité ou d'expression, alors le genre est une sorte d'action susceptible de se déployer au-delà des limites imposées par la dualité des sexes. L'identité n'est plus un état mais une quête, un parcours, un acte. Nous assistons chez les adolescents à un double mouvement du genre et des sexualités : une foule de trajectoires surgissent entre les pôles masculin et féminin, une infinité de sexualité s'expriment entre les pôles hétérosexuel et homosexuel. ●

1. Sylvie Cromer et Adela Turin : *Quels modèles pour les filles ? : une recherche sur les albums illustrés*, Paris, Association européenne Du Côté des filles, 1997. 537 albums ont été analysés au travers d'une grille d'observation destinée à l'analyse statistique : combien et de quel sexe sont les personnages représentés, dans quelles fonctions, dans quels lieux, quelles actions, quelles relations aux autres ?

La notion de genre, des mots pour l'interroger :

L'orientation sexuelle : l'expression fait référence à la capacité de chacun-e de ressentir une profonde attirance émotionnelle, affective, physique et/ou sexuelle envers des individus du sexe opposé et/ou de même sexe.

L'identité de genre d'une personne se réfère au genre auquel elle s'identifie. Selon les situations et les moments, les personnes s'identifient au genre assigné à leur naissance, à un autre genre, ou à aucun genre en particulier.

Cisgenre (« personne cisgenre ») : le mot désigne les personnes dont l'identité de genre correspond à celle associée habituellement au genre assigné dès la naissance.

Transgenre : ce terme réunit des personnes dont l'identité de genre est différente de celle associée habituellement au genre assigné dès la naissance.

Essentialisme : dans ce contexte, c'est la conception – dénoncée comme une « idéologie ségrégationniste » – de l'être humain comme soumis à un déterminisme biologique et selon laquelle hommes et femmes auraient « par nature » des caractéristiques, des aptitudes, des rôles sociaux distincts et immuables. À cette conception sont opposés des résultats de recherches scientifiques montrant que l'être humain n'est soumis à aucun déterminisme.

Hétéronormativité : c'est l'ensemble des normes qui font apparaître l'hétérosexualité comme cohérente, naturelle et privilégiée. Elle implique la présomption que toute personne est hétérosexuelle et que l'hétérosexualité est idéale et supérieure à toute autre orientation sexuelle. L'hétéronormativité inclut également le fait de privilégier une norme d'expression des genres binaire qui définit ou impose les conditions requises pour être accepté-e ou identifié-e en tant qu'homme ou femme.

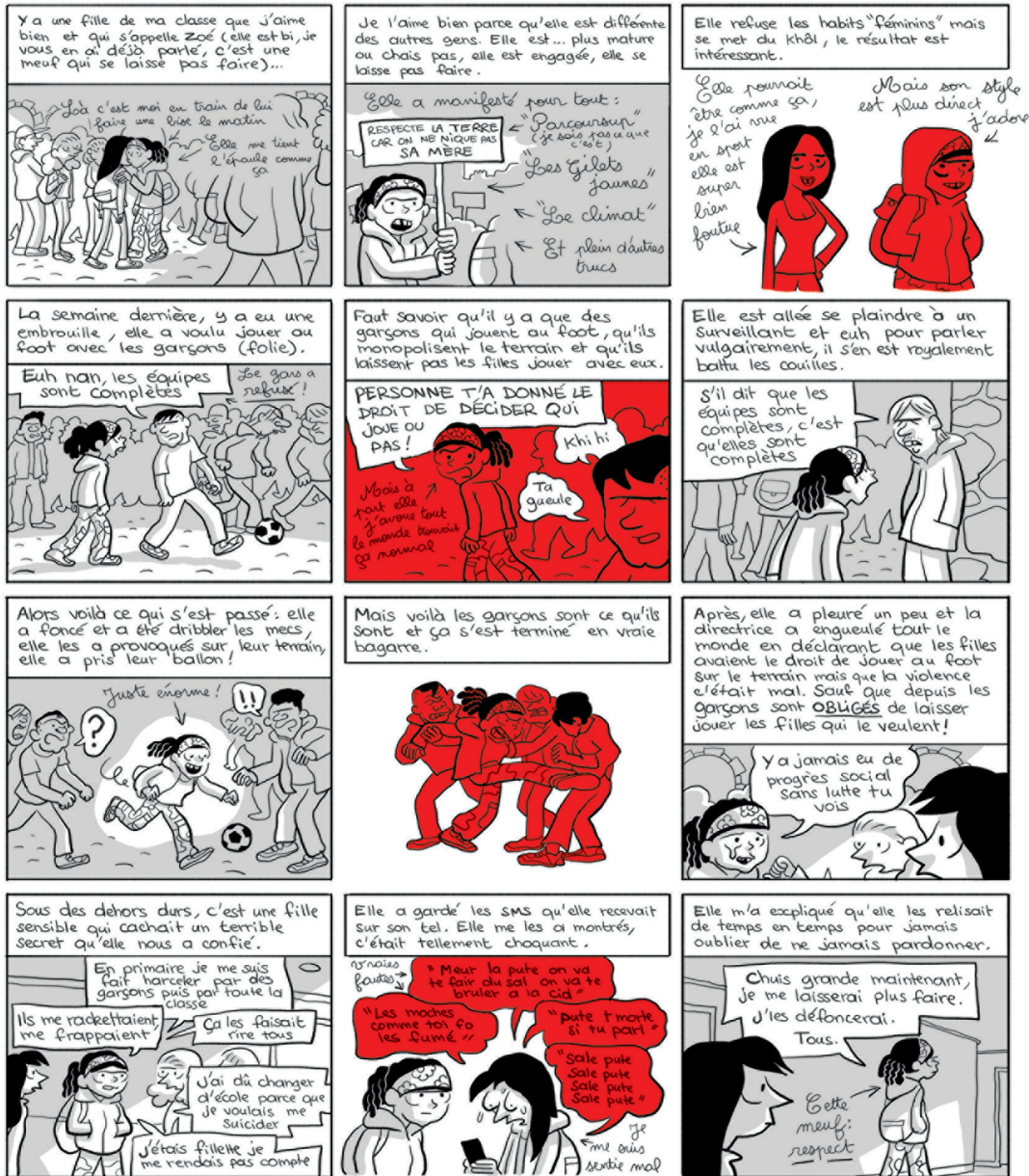
LGBTQI+ : Le gouvernement français utilise l'abréviation LGBT (L comme lesbienne, G comme gay, B comme bi, T comme trans). Militants et associations ajoutent souvent un Q (pour « queer »), un I (pour « intersexe », situation des personnes qui ne sont nées ni homme ni femme), A (pour « asexuel·e·s », personnes ne ressentant pas le besoin de s'engager dans des relations sexuelles). Et le + renvoie à toutes les autres réalités (on dit O pour « other » en anglais).

Masculinité toxique : la masculinité en tant qu'elle est source de souffrance pour les femmes mais aussi les hommes, assignés à une virilité stéréotypique.

Queer : ce mot anglophone signifiant « étrange » était utilisé comme injure envers les personnes LGBT. Aujourd'hui, il est revendiqué par les personnes qui ne souhaitent pas se (voir) définir par les catégories traditionnelles hétéronormatives de genre et d'orientations sexuelles. La pensée *queer* remet profondément en cause les schémas et normes sociales binaires (femme/homme, homosexuel·le/hétérosexuel·le).

Définitions d'après <https://www.ettoitescase.be/lexique.php> et Guillaume Lecaplain, *Libération*, 25/01/2018.

Zoé



↑

Riad Sattouf : « Zoé », in : Les Cahiers d'Esther : Histoires de mes 14 ans, Allary Éditions, 2020, p.31.

Pour aller plus loin

Fille d'album, livres féministes et LGBT

<https://filedalbum.wordpress.com/2020/08/31/selection-de-livres-feministes-et-lgbt/>

Plouf, la sélection LGBTQI+ de la Mare aux mots, très complète à lire ou télécharger via calaméo :

<https://fr.calameo.com/read/0045397152bf5cdaec4df?authid=MzDbN5L9Cx5w>Sauvages, l'émancipation par les livres, sections « enfants » et « ados » : <http://meresauvage.com/>